

# Kim Pasche, gamin de Moudon devenu trappeur

Ce Vaudois qui a élu domicile dans le Grand-Nord canadien raconte dans «L'endroit du monde» comment il a répondu à l'appel de la vie sauvage.

ISABELLE FALCONNIER

C'est l'histoire d'un gamin de Moudon qui a entendu l'appel du monde sauvage, lui a répondu et revient nous raconter ce qu'il a découvert. Dans quelques jours, Kim Pasche sera au village lacustre de Gletterens (FR) pour des ateliers intitulés «Confection arc ancestral et sagaie». À la fin du mois, la semaine «Technique d'autonomie» qu'il propose en Haute-Garonne affiche complet. Dans deux ans, il fêtera ses 40 ans. Kim Pasche a au-

jourd'hui deux petites filles, une compagne franco-finlandaise d'origine lapone, et passe autant de temps dans les forêts du Canada, où il possède une vaste concession de trappes, que dans la Drôme, près de sa belle-famille, ou auprès de peuples autochtones partout dans le monde. Kim Pasche, archéologue expérimental (branche de l'archéologie qui vise à reconstituer la vie des peuples étudiés par la fabrication et l'utilisation de leurs outils), trappeur, initiateur à la vie sauvage à l'enseigne de l'association Gens des Bois, au-

teur en 2013 d'«Arts de vie sauvage, gestes premiers», réalisateur en 2019 pour Arte du documentaire «Yukon: sur les traces des caribous», est une star de la vie sauvage.

«L'endroit du monde», passionnant récit qui paraît aux Éditions Arthaud, raconte pourquoi et comment tout cela est arrivé. Des rêves de gosse aux voyages dans le Grand-Nord, des lectures de Jack London aux tentatives tantôt ratées, tantôt réussies de vivre son idéal, Kim Pasche n'élude rien. Vivant, émouvant et haut en couleur, l'ouvrage mêle

Canyoning sur Rose Lake, dans le Yukon, territoire canadien frontalier de l'Alaska.



«La solitude n'a aucun sens pour moi. C'est un joli fantasme», écrit Kim Pasche dans ce livre qui mêle récit d'aventure, introspection et réflexions philosophiques.



Sur la vaste concession qu'il a achetée, Kim Pasche reproduit les gestes ancestraux.

Photos: Kim Pasche / Editions Gallimard

récit d'aventure, introspection et réflexions philosophiques avec une belle authenticité.

Enfant, Kim ressent «un trou béant» dans sa vie. Son grand-père, qui vit dans un chalet en lisière de forêt au nord de Lausanne, lui montre un chemin. «Leur chalet incarnait leur vision du monde, celle d'une vie douce, en harmonie avec la nature. Tout avait été pensé ainsi, du jardin biologique à l'eau de source qu'il fallait pomper, en passant par les panneaux solaires.» Dans la bibliothèque, des romans sur les Amérindiens et les peuples traditionnels, esquimaux, aborigènes ou papous, où Kim découvre que l'on peut parler aux arbres, croire aux esprits, avoir des animaux totem. À l'école, Kim s'ennuie. «Il fallait se former, faire des études, pour ensuite trouver un métier. Mais pour quoi faire? (...) Certes, ce monde qui m'était proposé offrait une sécurité certaine. Mais je le trouvais fade. (...) Seule me captivait la vie sauvage, non domestiquée par la pensée moderne. (...) Aucun adulte autour de moi ne pouvait m'apprendre à entrer en relation avec la nature. (...) Le degré de connaissance était terriblement pauvre et les certitudes, nombreuses: les sangliers étaient néfastes, les plantes sauvages de mauvaises herbes...»

#### L'écureuil comme totem

À 19 ans, en 2002, bac en poche, il part pour l'Ontario, où il a de lointains cousins, et découvre la vie des Amérindiens contemporains dans un village atikamekw, peuple autochtone québécois. Son totem lui apparaît lors d'une cérémonie d'initiation: l'écureuil, incarnation du lien entre le ciel et la terre, qu'il tatoue sur son torse.

Après l'école de recrues, qu'il considère comme un «entraînement (...) aussi physique que moral», il s'immerge dans les forêts du Mexique, auprès des Indiens Lacandon, où il essaie de se «débarrasser de (son) esprit rationnel». Il commence à travailler le cuir, premier pas vers l'apprentissage des gestes anciens et l'affranchissement de «la dépendance matérielle de (son) époque».

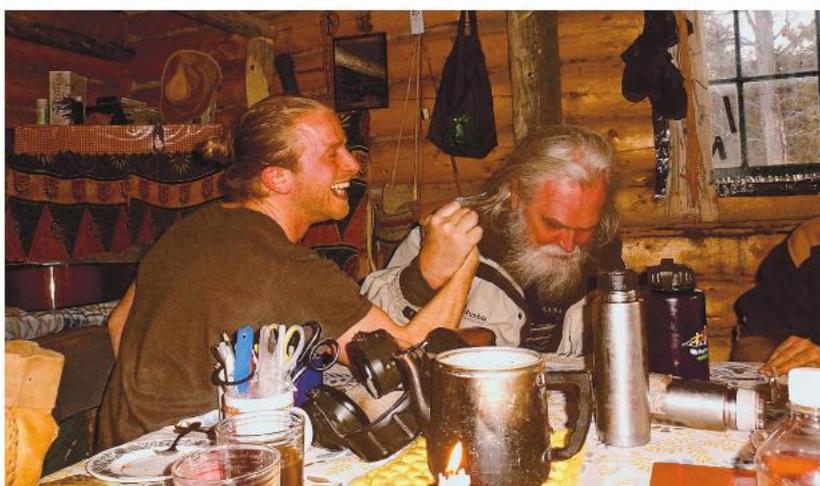
À Moudon (VD), il rénove une maison abandonnée et y ouvre un atelier de cordonnerie. La découverte des archéosites et de l'archéologie expérimentale lui ouvre les portes d'un monde où l'on cherche à «reconstituer le quotidien de nos lointains ancêtres». Engagé au village lacustre de Gletterens, il apprend à fabriquer des outils qu'utilisaient les chasseurs-cueilleurs. «Petit à petit, cette panoplie d'objets «primitifs» fit partie de mon quotidien, m'emplantant

d'une paix intérieure que je n'avais jamais connue. (...) Je me sentais en pèlerinage sur les sentiers de l'histoire humaine.»

Après une formation aux plantes sauvages comestibles avec l'ethnobotaniste François Couplan, il répond à l'appel de la forêt et s'enfonce au fond du Yukon, territoire du Canada peuplé d'élans, de loups et de communautés amérindiennes, avec un rêve: y vivre en complète autonomie. Quatre longs voyages en solitaire entre 2007 et 2009, durant lesquels il affronte les pires difficultés - accidents de canoë, pluies diluviennes, blessures, invasion de moustiques, solitude aiguë - lui font prendre conscience de l'arrogance de son projet; il repart, «vaincu par une nature décidément hermétique à (son) approche». «J'avais laissé, dans ces bois denses (...), quelque chose de l'ordre de mon pucelage. J'avais perdu ma naïveté, tout européenne, qui me faisait idéaliser la nature sauvage, et qui m'empêchait de la voir telle qu'elle était vraiment.»

#### Transmetteur de connaissances

La rencontre successive avec deux trappeurs, Jürg, d'origine suisse alémanique, puis Andy, lui permet alors de trouver la voie d'une juste relation à la nature et sa région de prédilec- →



Kim Pasche se mesure au bras de fer avec Andy, un des deux trappeurs qui lui ont donné le goût de la vie sauvage. Kim Pasche / Editions Gallimard

→ tion: Rose Lake et les plus de 4500 kilomètres carrés alentour, à une heure d'avion de Whitehorse, la ville la plus proche. Cette vaste région est désormais sa concession, où il apprend à chasser avec arc et flèches en silex. Le récit s'achève sur une conviction: «J'étais condamné au nomadisme, à cheminer sur les sentiers de cette «vie sauvage» qu'on aurait eu tort de croire limitée aux forêts et aux montagnes. (...) J'étais devenu une sorte de «clochard céleste» à la Kerouac. Mon chemin mènerait toujours au sentier, et lui me conduirait inmanquablement à la trace, c'est-à-dire à l'esprit de toute chose.»

Près de dix ans se sont écoulés depuis les aventures décrites dans «L'endroit du monde». Désormais, et c'est sans doute la grande leçon de ce livre, le but de Kim Pasche n'est plus de s'extraire de la civilisation mais de transmettre ses connaissances. Ce qu'il souhaite, c'est «réensauvager le monde», que ce soit dans les forêts ou en pleine ville, ce qui commence par «accepter que tout ne soit pas sous notre contrôle».

Admirable, «L'endroit du monde» dévoile quelle exigence, quelle ténacité, quel courage physique il a fallu au jeune Kim Pasche pour donner une chance à son rêve d'enfant. Exemplaire, il raconte avec humilité et clairvoyance comment seule l'expérience lui permet *in fine* de trouver la cohérence qu'il cherchait entre aspirations et choix de vie. En 2017, sa cabane et les bois alentour sont ravagés par un incendie. À la place d'une cabane, il construit un camp, pour mieux permettre aux autochtones et non-autochtones de se rencontrer. «Je pense que je serais mort de solitude ou devenu fou. Maintenant, je ris en repensant à cette idée», écrit-il en revenant sur son ambition initiale d'autarcie totale. «Je pars souvent seul dans les bois, car rares sont ceux et celles qui peuvent

me suivre, mais la solitude n'a aucun sens pour moi. C'est un joli fantasme. Je crois qu'on n'existe que dans la différence et que les émotions ne s'expriment que dans le partage. Je suis un passeur. Je veux ramener du sauvage dans le monde moderne.»



À LIRE

«L'endroit du monde - En quête de nos origines sauvages», Kim Pasche, Éd. Arthaud, 400 p.

## Le top 10

PAYOT  
LIBRAIRE

Tous rayons confondus,  
du 20 au 25 septembre

1. **Réinventer l'amour - Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles** Mona Chollet, Zones
2. **L'inconnue de la Seine** Guillaume Musso, Calmann-Lévy
3. **La clé de votre énergie - 22 protocoles pour vous libérer émotionnellement** Natacha Calestrémé, Albin Michel
4. **La France n'a pas dit son dernier mot** Eric Zemmour, Rubempré
5. **Survivant des glaces** Mike Horn, Michel Lafon
6. **En eaux dangereuses** Donna Leon, Calmann-Lévy
7. **Premiers sang** Amélie Nothomb, Albin Michel
8. **Celle qui brûle** Paula Hawkins, Sonatine
9. **Leur domaine** Jo Nesbø, Gallimard
10. **Les promesses** Jean-Christophe Grangé, Albin Michel

## Passage du livre

Michel Audétat  
Journaliste



## Matthias Zschokke enfile l'habit d'un «Gros Poète»

Les poètes ne devraient pas être gros. On préfère les imaginer faméliques comme des chats abandonnés, le ventre vide et la tête pleine de poèmes. C'est l'inverse dans ce roman de Matthias Zschokke: son poète mange trop, mais il n'a pas pondu une seule rime durant l'année qui s'achève. Les mots lui semblent sonner faux, ses phrases se dégonflent «comme des beignets»: rien n'est sûr, tout semble s'effriter, s'effondrer dans le vide des jours qui passent. L'incertitude est telle qu'on n'est même pas sûr que le Gros Poète ait des kilos en trop. Voulant écrire un livre sur Berlin, il dit se qualifier de gros «pour la beauté du titre», qui est précisément celui du roman qu'on vient de lire: «Le Gros Poète».

Né à Berne (en 1954) et établi à Berlin depuis 1980, Matthias Zschokke a écrit ce livre peu de temps après la chute du Mur, qui avait mis la ville sens dessus dessous. En ces temps exaltés, l'idée circulait qu'il fallait offrir à Berlin «le roman du siècle», que la ville devait être «réécrite à neuf». Matthias Zschokke s'amuse de cette ambition qu'il retourne comme une crêpe: la vie berlinoise du Gros Poète n'est que mornes répétitions, décors misérables, promenades le long de canaux malodorants... Rimbaud disait avoir «assis la Beauté» sur ses genoux; le Gros Poète, lui, passe ses journées «là où la banalité est accroupie». Sans doute se laisserait-on vite si l'écriture, à l'inverse, n'était aussi profondément originale.

S'adressant à une créature qui lui réclame des histoires et qu'il appelle tantôt «ma chère», tantôt «chaton» (ce pourrait être une femme, mais aussi le lecteur lui-même), le Gros Poète s'exprime d'abondance, dérivant au gré d'une logique paradoxale, mêlant dans sa «salade russe» le mélancolique et le burlesque, l'extrême fantaisie et l'extrême trivialité. Des figures grimaçantes surgissent ici ou là. Des éclats de cruauté trouent la grisaille (ce sont surtout les enfants qui morflent). Avec sa sensibilité exacerbée à la prose de la vie, le Gros Poète pourrait être un Robert Walser sous LSD.



À LIRE

«Le Gros Poète», Matthias Zschokke, traduit de l'allemand par Isabelle Rüf, Éd. Zoë, 208 p.